



Qui est l'assassin ?

LA FEMME DU DIMANCHE

UN FILM DE LUIGI COMENCINI



MARCELLO MASTROIANNI - JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
JACQUELINE BISSET

« La Donna della Domenica »

avec Maria Teresa Albani, Aldo Reggiani, Omero Antonutti, Claudio Gora, Franco Nebbia, Lina Volonghi, Pino Caruso

Scenarij Age et Scarpelli, d'après le roman de Fruttero et Lucentini, Directeur de la Photographie Luciano Tovoli, Musique Ennio Morricone, Réalisation Luigi Comencini

Produit par Roberto Infascelli, Marcello D'Amico pour Primex Italiana, Distribution Tamasa



“ *On peut rire avec tendresse des humbles.*
On doit rire avec méchanceté des puissants ”

Luigi Comencini



Garrone, un riche architecte turinois, a été retrouvé mort chez lui.

L'inspecteur Santamaria est chargé de l'enquête. Originaire d'une famille modeste du sud de l'Italie, il navigue avec difficulté dans la haute bourgeoisie de Turin.

Les suspects sont nombreux : Anna-Carla Dosio, la veuve désœuvrée d'un industriel, oisive et séduisante, Massimo Campi, un ami homosexuel de Garrone et Lello Riviera, son amant, un petit fonctionnaire, sont tour à tour soumis aux questions pertinentes de Santamaria. L'assassinat de Riviera, qui menait sa propre enquête, brouille les pistes...



La Donna della Domenica

Réalisation Luigi Comencini

Scénario Age et Scarpelli,

d'après le roman de Fruttero et Lucentini,

Directeur de la Photographie Luciano Tovoli,

Musique Ennio Morricone,

Produit par Roberto Infascelli, Marcello D'Amico

pour Primex Italiana

Italie - 1975 - 1h45 - Couleur - Visa 44502

DCP - Version restaurée

Distribution Tamasa

Marcello Mastroianni Salvatore Santamaria

Jean-Louis Trintignant Massimo Campi

Jacqueline Bisset Anna Carla Dosio

Maria Teresa Albani Virginia Tabusso

Aldo Reggiani Lello Riviera

Omero Antonutti Benito

Claudio Gora Garrone

Franco Nebbia Bonetto

Lina Volonghi Ines Tabusso

Gigi Ballista Vollero

Pino Caruso De Palma

Dans le Turin des mystères, le meurtre aussi est chic!

Il fut un temps où était répandue en Italie la conviction que le « Giallo », le noir et toutes ses variations n'étaient pas « chose italienne » - cette idée nourrissait des débats animés de théories savantes : on y parlait de Dieu, de fatalisme méditerranéen, de catholicisme et d'autres raisons pour lesquelles il ne pouvait pas exister. Le policier conjuguant qualité et succès n'existait pas.

Mais un jour de 1972, deux messieurs aussi célèbres qu'excentriques donnèrent à un éditeur un volume de plus de 500 pages : « La femme du dimanche » signés Lucentini et Fruttero. C'est ainsi que le polar entra dans la vie des Italiens.

Etait-ce vraiment un roman policier ? Il y avait bien un cadavre, même deux. Il y avait un mystère : qui a tué l'odieux architecte Garrone en lui fendant la tête avec un phallus en pierre ? Il y avait un réseau de secrets, de suspects, d'intérêts... Et il y avait un commissaire que tous adoraient : d'abord parce qu'il cassait le stéréotype du policier méridional, brutal et ignorant, et ensuite parce que trois ans plus tard Luigi Comencini donna le rôle à Marcello Mastroianni...

“ *Le pouvoir corrompt tout, aussi bien en religion qu'en politique. Ceux qui ont le pouvoir ne sont plus des hommes. C'est aux victimes de la société que je m'intéresse. Et aussi aux enfants avant qu'ils ne deviennent malicieux. La malice commence quand l'enfant riche réalise qu'il est riche, le pauvre qu'il est pauvre. Autrement dit, quand il prend conscience qu'il fait partie d'une certaine société. Cette prise de conscience se fait de plus en plus tôt : tout jeunes, les enfants s'insèrent dans une classe sociale et en prennent les défauts ... ou la tristesse ... Les paumés et les enfants ...* ”

Luigi Comencini

« C'est un film policier, mais c'est surtout un film sur un milieu turinois qui existe vraiment. C'était un roman à clés, c'est un film à clés. Chaque personnage a sa propre identité. Les italiens reconnaissent très bien Turin qui est une ville étrange, une ville où il y a 700.000 Siciliens et 300.000 Turinois : les siciliens sont les pauvres, les turinois sont les riches, les siciliens sont les exploités et les turinois sont les exploités, et c'est une ville où



Mais à bien y regarder, « La femme du dimanche » est avant tout un portrait de Turin, une ville à part, cachotière, élégante et discrète. C'est le portrait d'un pays à peine sorti du miracle économique qui entre dans les années de plomb, un pays qui voyait en Turin une capitale discrète et évidente, à la fois industrielle et aristocrate, une capitale périphérique mais influente, une ville sévère et ironique.

Or l'ironie est la clé de l'écriture et l'essence même de « La femme du dimanche » : une écriture toute imprégnée de légèreté, d'humour, entrelacée de citations du réel au goût de pastiche, une écriture capable d'écouter et de reproduire avec un naturel littéraire absolu, le langage quotidien des gens bien ou pas, de cueillir les manières et les nuances des conversations.

« La femme du dimanche », c'est le plaisir de redécouvrir une autre Italie, un autre Turin : une Italie plus élégante et plus limpide, un Turin plus fort et plus solaire...

Irène Bignardi - La Repubblica

il y a une tension absolument extraordinaire. Et tout ça c'est l'univers du film. »

« Il y a un peu un univers tchekhovien. Ce sont des personnages très futiles, décadents, qui sont à la fin d'une civilisation. »

Jean Louis Trintignant

Chaque personnage est campé avec la sureté de trait d'un caricaturiste éprouvé. Et, le cynisme affleure, mais sans jamais se faire lourd. L'auteur est, en prime, servi par de remarquables comédiens ; aux côtés de Jacqueline Bisset, décidément très belle, Marcello Mastroianni, compose avec brio un commissaire, dont la courtoisie apparente et la fermeté ont parfois du mal à cacher la fascination trouble pour les sphères riches qu'il est amené à explorer. Et un Jean-Louis Trintignant, insolite, entre parfaitement dans la peau de cet homosexuel las qui trompe son ennui en jouant à être pauvre. Plus « distancé » que dans ses films précédents, Comencini promène ici un froid regard de clinicien réchauffé par l'humour sur une extraordinaire galerie de portraits. La visite est conseillée. A.C. Les Echos

Le mélange de férocité et de drôlerie, de paillardise (voir l'instrument du crime) et de lucidité, caviarde de chaque scène, aiguisant le rire laissant l'œil froid. Tout cela est d'ailleurs italien en diable. Nous ne sommes pas en Angleterre ou aux Etats-Unis. Le soleil et l'architecture sont là, et certain débraillé roublard, râleur et bon enfant qui n'éclabousse pas, bien entendu, les beaux quartiers, les collines bourgeoises, que viennent pourtant menacer, aux portes de leurs parcs, les néons criards de la publicité. Résumons : un film intelligent, moins classique qu'il n'y paraît et qu'il vaut voir avec l'œil pointu du sociologue plus qu'avec celui de l'amateur de suspens. Vous admirerez les comédiens au passage : Jean-Louis Trintignant désarmant de nonchalance dans un rôle qui lui est inhabituel ; Marcello Mastroianni élégant dans ses gaucheries de martien parachuté dans le Bottin Mondain ; Jacqueline Bisset ra-vi-san-te et parfaite décontraction en Marie-Chantal d'outre-monts, et tous ces chers Italiennes et Italiens, dames pincées, jeunots équivoques, artistes rapés, poulets minables, qui vous composent des « gueules » inoubliables dans ce safari citadin pour meurtre, pince à sucre et « combinazione ». Henry Rabine La Croix

Il y a de la verve et de l'humour dans cette peinture d'un milieu social décadent, dans cette galerie de portraits dessinés à grands traits incisifs. Jean de baroncelli - Le Monde

La femme du dimanche, tiré d'un roman très célèbre de Fruttero et Lucentini, véritable labyrinthe que Comencini ramène comme à son habitude à une traversée du monde, à une crise existentielle. Un architecte corrompu, parasite de la haute société bourgeoise industrielle turinoise est assassiné, et l'enquête confiée à un humble inspecteur du Sud. Dans Turin, ville décadente, aristocratique, plaque tournante de l'industrie automobile mais aussi de l'immigration méridionale, le commissaire Santamaria confronte une société futile, snobinarde, qui se défend de l'encerclement social par tout un rituel de jeux de langage et de charades. Une société veule qui écrase tout ce qui tente de l'approcher. D'un côté il y a des privilégiés comme cette belle épouse d'industriel, oisive et hautainement superficielle ou son ami Massimo homosexuel par ennui et qui, riche à millions, affiche son absence de voiture et fume des Nazionale. De l'autre il y a la victime, arriviste et maître-chanteur ; et surtout Lello, employé de mairie passionnel et fragile, petit ami de Massimo : tous deux seront broyés par les grandes familles de Turin pour avoir voulu franchir des portes interdites, accéder à un monde hermétique, inapprochable. En simplifiant l'immense galerie de personnages du roman original, Comencini cerne habilement la fascination qu'exerce sur le commissaire, discret et quelque peu guindé la belle évaporée Anna Carla. Soupçonnée de meurtre par une indiscretion de ses domestiques, elle s'amuse d'une accusation qui l'encanaille. Pis, elle manipule avec Massimo un théâtre imaginaire où défilent toutes les victimes, y compris en fin de course le commissaire, séduit et oublié par l'infidèle. L'enquête policière se double donc d'un périple autrement plus vital, celui des faibles au domaine des puissants. La justice compte peu, qui verra le triomphe des nantis, un triomphe prévisible et que Comencini enregistre avec une amertume froide et ironique. Plus que le ton habituel des comédies à l'italienne, il retrouve un peu le détachement cynique de certaines comédies de Preminger. Un ton qui nous surprend et nous accroche. Robert Benayoun - Le Point

